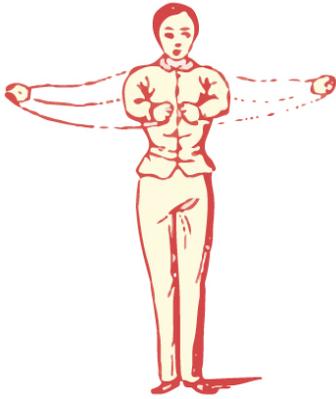


De quoi suis-je donc le nom ?

Élise Clément



Avec José Rambeau qui a publié son premier roman, *Montorgueil, le chemin de traverse*¹, aux engagées éditions L'Œil du Souffleur – il s'agit de la reprise d'un texte remanié, publié à compte d'auteur, il y a quarante ans – c'est en chiasme que l'écriture et la psychanalyse se nouent dans le temps logique que seule une analyse dégage de son *Wo Es war soll Ich werden*. Même la matière fictionnelle se fait ici mise en abîme de la trajectoire de l'auteur.

Récit porté par la voix d'un petit narrateur des années soixante-dix, garçon de dix ans, puis onze, frondeur, rêveur, voleur sur les bords, surtout de *Pif Gadget*, que ses rencontres avec Dujardin, le psy du centre « médoc-je-ne-sais-plus », ponctuent. Refus, colères, silences, effronteries et frousses en tout genre, tout y passe ou presque. Au gouvernail, sa jouissance. C'est que cet enfant est embusqué derrière son armure de parlure populaire et provocante ainsi que ses échappées héroïques vers un ailleurs idéalisé pour toute réponse à l'Autre qui vient le chercher. Il en va de sauver sa peau contre le monde entier (ou presque) qui le menace. Une partie qu'il joue avec sa devise de petit guerrier : « Œil pour œil, dent pour dent ».

À l'école, il a choisi une position d'exception, celle du cancre, épaulé du chevronné copieur. Son corps s'agite par-delà l'injonction du rester tranquille. Pour avoir la paix, plutôt rêvasser aux virées avec sa petite bande dans le quartier des Halles – en comparaison, le savoir scolaire fait ici pâle figure.

C'est autant à l'entour d'un trou dans le symbolique de son existence, un non-dit qui plane sur ses épaules, que celui, redoublé métaphoriquement dans le roman, du ventre de Paris – le trou des Halles – que se joue son destin, marqué dès avant sa naissance. Ce qui le happe, c'est bien ce fond du trou, là où grouille pour lui la vie à observer des camions, pelleuses et autres engins. Par-delà l'agitation de cette vie en construction, il peut enfin y projeter son monde, loin de l'école et de la maison où s'abattent les « décibels alcoolisés » du père Bernard qui le frappent régulièrement de « vaurien » ou « de fils de rien ». Sans parler des disputes qui vont bon train, et toujours à son sujet, entre le père Bernard et sa mère. Lui qui ne peut que « dire du silence » à cause de la peur des « torgnoles » et se réfugier dans les replis de son imaginaire avec Négus.

Il se demande s'il ne serait pas préférable pour finir de se chercher un nouveau patronyme. Et pourquoi pas celui de sa rue qu'il trouve beau : Montorgueil ! D'autant que son orgueil n'est pas non plus sans provoquer la répétition des moments de crise à la maison, confie le petit narrateur à son lecteur.

Cette plongée dans la tête d'un enfant dit terrible, au savoir en souffrance d'une vérité insue sur sa naissance, d'un réel qui le cerne de toutes parts, ne saurait mieux nous faire toucher avec les moyens du récit romanesque, ce que Lacan peut nous dire du symptôme de l'enfant qui « se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale »².

Du secret de la mère enfin accouché et articulé, le remuant et inquiétant « chemin de traverse » de Frédéric Loiseau se résoud le temps d'un été en formule de *happy end* familial...

¹ Rambeau J., *Montorgueil, chemin de traverse*, Massat, L'Œil du souffleur, 2017. Toutes les citations sont extraites du roman.

² Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.